

Journée de la recherche et durabilité 15 mars 2024

Table ronde ; intervention de Romain Bionda

Écopoétique et zoopoétique en Lettres : recherche, enseignement et collaboration avec des artistes

Les relations entre l'écologie et les arts sont pour moi un sujet d'enseignement, un objet de recherche et un motif de collaboration avec des artistes.

Dans le cadre de cette Journée de la recherche de la Faculté des lettres, j'aimerais concentrer mon intervention sur l'enseignement et sur la collaboration avec des artistes, car ces deux activités encouragent l'inscription d'une partie de mes recherches dans les domaines de l'écocritique, de l'écopoétique ou de la zoopoétique : mon intérêt scientifique est renforcé par celui des étudiant·e·x·s et des artistes. En consacrant du temps de recherche à ces domaines, j'ai l'impression de faire quelque chose de particulièrement utile. Outre que cela intéresse d'autres chercheur·se·x·s et que cela me donne l'occasion de contribuer aux réflexions actuelles (je l'espère), cela permet : d'une part de susciter des discussions importantes avec des étudiant·e·x·s, de leur donner accès à du matériel et à des réflexions complexes sur l'histoire culturelle des relations entre les humains et leur environnement ; d'autre part d'initier le dialogue avec des artistes qui s'interrogent, par exemple, sur l'effet des récits et des fictions sur l'engagement écologiste des publics.

Enseignement

L'enseignement de l'écocritique, de l'écopoétique et de la zoopoétique informe mes intérêts de chercheur. Il se trouve que les quatre contextes dans lesquels j'enseigne ces approches ou domaines me donnent l'occasion d'échanger longuement avec les étudiant·e·x·s : des [TP d'« Histoire et actualité de la critique » sur l'écocritique](#) (UNIL, BA 2, français moderne), qui consistent en des discussions approfondies sur une sélection d'articles académiques (un par séance), depuis un texte célèbre de William Rueckert (1978) et jusqu'à des propositions très contemporaines ; deux séances de cours collectifs, l'une d'introduction à l'écocritique en « Histoire et actualité de la critique »,

l'autre d'introduction à l'écopoétique et à la zoopoétique dans le cadre des « [Approches et terrains comparatistes](#) » (UNIL, MA SPEC, littératures comparées) ; un séminaire de zoopoétique intitulé « [Altérités animales au XXI^e siècle : repenser les rapports inter-espèces \(théâtre et littérature\)](#) » (UNIFR, MA), qui a par ailleurs suscité un projet de mémoire sur les animaux dans la science-fiction littéraire (en cours) ; un cours-séminaire intitulé « [Hommes / Machines](#) » (EPFL, MA), enfin, où je dirige des travaux de fin d'études prenant la forme d'analyses d'œuvres ou celle de créations artistiques qui sont concernés pour partie par l'écologie ou l'écopoétique.

Dans ces contextes, je remarque que les étudiant·e·x·s en Lettres qui n'ont pas l'anglais parmi leurs disciplines de base semblent pour la plupart découvrir l'écocritique, l'écopoétique ou la zoopoétique. C'est aussi le cas à l'EPFL. Cela changera peut-être d'ici quelques années, lorsque ces approches seront mieux intégrées aux différents cursus d'étude. Jusqu'à présent, la nette majorité des étudiant·e·x·s déclare ne pas les connaître, voire ne pas en avoir entendu parler au préalable. En même temps, ils et elles disent s'être inscrits à l'enseignement par intérêt pour les questions écologiques ou pour l'animalité, et par curiosité pour ces approches ou domaines de la connaissance. Lors des discussions, il est fréquent que des étudiant·e·x·s se déclarent stimulés intellectuellement – et parfois aussi émotionnellement, en témoignant par exemple un sentiment d'urgence en lien avec la crise écologique ou le dérèglement climatique. Les thématiques abordées sont perçues comme importantes à divers égards : je constate un grand enthousiasme, souvent très explicite. Pour moi, tout cela représente bien sûr une vraie source de motivation.

L'enseignement de l'écopoétique et de la zoopoétique présente par ailleurs un double défi, qui dit quelque chose des spécificités de la recherche en humanités environnementales ou en études animales. Le premier défi tient au fait que ces domaines impliquent des savoirs externes aux études littéraires, et même externes aux disciplines enseignées dans notre Faculté des lettres. Ces savoirs sont notamment produits et discutés dans le cadre de l'anthropologie, de la biologie, de l'économie, de l'éthologie ou de la physique, par exemple, ou dans le cadre de disciplines de notre Faculté, mais qui s'avèrent peu connues de nos étudiant·e·x·s, comme la philosophie animale ou l'histoire des sciences naturelles. Pour le moment, il me semble que l'on enseigne assez peu à nos

étudiant·e·x·s l'histoire de l'extraction des ressources naturelles, celle du rôle économique des animaux, de leur place dans l'industrie des loisirs ou des spectacles, etc. Nos étudiant·e·x·s ont très rarement été introduits au vocabulaire spécialisé et aux outils notionnels fondamentaux des humanités environnementales et des études animales. Outre l'enseignement des savoirs littéraires propres à l'étude écocritique, éco-poétique ou zoo-poétique des œuvres, de nombreux excursus se révèlent nécessaires au cours du semestre : si les étudiant·e·x·s ont une idée de ce que l'« anthropocentrisme » signifie, il est très rare qu'ils aient entendu parler des autres éthiques environnementales « biocentrées » ou « écocentrées » ; ils découvrent généralement les quatre « ontologies » identifiées par Philippe Descola, à savoir le « totémisme », le « naturalisme », l'« animisme » et l'« analogisme » ; ils connaissent peu les termes des débats à propos de la manière de nommer les humains et les « animaux » ou « animaux non humains » ou « animaux autres qu'humains » ; etc.

Tous les domaines du savoir ne sont pas logés à la même enseigne. Les connaissances développées dans le cadre des humanités environnementales et des études animales ne jouissent pas (encore ?) de la même importance que celles d'autres domaines, enseignés dans le cadre des disciplines dites « de base » dans les cursus scolaires. Par ailleurs, elles ne font pas (encore ?) l'objet d'une diffusion aussi large ou efficace que celles produites dans d'autres disciplines en prise avec des problématiques sociales. Cela ne sera peut-être qu'une affaire de temps : quand j'étais étudiant, nous étions très préoccupés par les questions relatives au genre et à la sexualité, mais peu au fait des recherches menées en *gender studies* ; pour nombre d'étudiant·e·x·s actuels, ce n'est plus du tout le cas, qui en arrivant à l'UNIL disposent déjà de connaissances, parfois poussées. J'espère que les distinctions évoquées précédemment, centrales pour les humanités environnementales et les études animales, appartiendront au bagage de nos futurs étudiant·e·x·s.

Le second défi de l'enseignement de l'écocritique, de l'éco-poétique et de la zoo-poétique tient à la présence importante des langues étrangères dans les bibliographies, mais aussi – et peut-être surtout – dans les corpus intéressants à étudier. Je pense à l'anglais bien sûr, mais pas uniquement : de nombreuses réflexions critiques ou philosophiques sur l'environnement sont menées en espagnol ; de nombreuses recherches importantes s'intéressent à des traditions européennes comme les cultures

germaniques, ou à des traditions extra-européennes comme les cultures bouddhiques ou du continent africain. Quant aux corpus littéraires, ils devraient être aussi diversifiés que possible.

On peut à mon avis adopter deux attitudes contradictoires à ce propos, et je défendrai plutôt la seconde. La première, ce serait de n'étudier que les textes écrits dans la langue utilisée pour l'enseignement – le français, dans mon cas. La seconde, c'est d'autoriser le recours à des traductions en cas de besoin : d'enseigner en français, donc, parce que c'est la langue parlée par la majorité de nos étudiant·e·x·s, mais tout en maintenant une ouverture maximale au niveau des corpus enseignés – corpus lus en langue originale, autant que possible, mais aussi fournis en traduction française lorsqu'il en existe (sans aveuglement quant à leur identité propre). Je trouve que cette dernière solution est la moins limitante et donc la plus satisfaisante, en particulier pour parler d'écologie, qui par définition travaille les liens entre tous les espaces naturels et culturels du globe. Dans le cadre d'enseignements en littérature générale et comparée (LGC), ce problème de la langue d'enseignement unique est partiellement compensé, dans la mesure où nous pouvons parier sur le fait que les étudiant·e·x·s amèneront eux-mêmes des textes et des œuvres non francophones – pari peu risqué, à dire vrai, dans la mesure où la LGC accueille l'étude conjointe d'œuvres distinctes au plan de la langue, de la culture ou du média.

Parmi les spécialistes d'écopoétique, il existe une tension analogue. D'une part, on formule le désir de privilégier une attention aux différences culturelles et linguistiques relatives à l'écologie, afin d'étudier avec le plus de finesse possible des relations à la « nature » : celles-ci varient fortement selon les époques et les lieux, selon les sociétés qui n'ont d'ailleurs pas le même vocabulaire pour parler de la « nature » ou de ce que nous appelons, en français, « le vivant ». D'autre part, on exprime le besoin de garder une place pour des moments où l'on peut « dézoomer », pour considérer depuis la littérature des éléments contextuels globaux (p.ex. les dynamiques économiques ou migratoires mondiales) ou des aspects communs à plusieurs cultures ou espaces linguistiques (p.ex. la santé ou l'alimentation) – prise de hauteur qui suppose souvent le recours aux traductions et qui implique aussi, à mon avis, de lever les yeux des textes littéraires pour considérer d'autres imaginaires médiatiques, véhiculés par des productions cinématographiques, télévisuelles ou vidéoludiques qui bénéficient d'une diffusion

internationale. Je schématise, bien sûr, à des fins heuristiques, cette tension entre « local » et « global », ou entre « littérature comparée » et « littérature générale » ; de nombreux chercheur·se·x·s font volontiers des allers-retours entre ces deux pôles, dont les recherches alternent entre des objets ciblés, voire restreints, à un art et un espace linguistique et culturel, voire à un écrivain ou un artiste, et des questionnements volontairement généraux et transversaux, plurimédiaux et plurilingues.

Pour résumer, je voulais signaler à quel point l'écopoétique et la zoopoétique sont particulièrement propices, à mon sens, au décloisonnement des disciplines littéraires, et même des disciplines portant sur d'autres arts et pratiques que la littérature ; je voulais aussi attirer l'attention sur la tension entre « local » et « global » qui caractérise à mon sens les recherches actuelles ; et plaider peut-être pour une inclusion de ces approches et domaines à la discipline de la littérature générale et comparée, qui me semble particulièrement apte à en réaliser les programmes, notamment sur le plan de l'ouverture plurimédiale. Celle-ci me semble nécessaire : si l'on veut vraiment considérer nos relations à la « nature », il convient de prendre en compte les genres qui s'épanouissent sur nos écrans, mais aussi au théâtre et dans la bande dessinée, par exemple, ainsi que les dispositifs d'immersion et les stratégies narratives que ces arts mettent en œuvre, sans oublier les modes de consommation ou de réception propres qu'ils connaissent.

Collaboration avec des artistes

J'aimerais terminer mon intervention en évoquant la collaboration avec des artistes. Rassurez-vous, cela sera plus court. Le terme « écopoétique » présente une ambiguïté fondamentale, qui tient au sens du terme « poétique » : venant comme vous le savez de « *ποιεῖν* [*ποιεῖν*] », créer, ce terme désigne en français un genre tantôt descriptif, tantôt prescriptif. Les poétiques sont des ouvrages d'explication, mais ceux-ci peuvent aussi prendre la forme de conseils. Bref, le ou la poéticien·ne·x, le ou la chercheur·se·x, n'est jamais loin du ou de la poète·sse·x, du ou de la créateur·rice·x – et l'écopoéticien·ne·x, tout particulièrement, de l'écopoète·sse·x. C'est d'autant plus le cas que l'histoire récente de l'écopoétique a une forte dimension normative : outre que les premières études en écocritique avaient tendance à chercher à promouvoir un certain type de textes, censés être particulièrement vertueux du point de vue de l'écologie, certaines

institutions et certaines personnes attendent actuellement de l'écopoétique qu'elle participe à la création de « nouveaux récits » aptes à agir sur nos imaginaires et à favoriser un changement dans nos comportements.

Je crois moi aussi à la puissance et à la force des fictions dans le façonnement de nos imaginaires, ainsi qu'à l'importance de nos imaginaires dans la conduite de nos actions. Même si la question se pose de savoir quelle place la littérature et les autres arts et médias occupent dans ces imaginaires, et même si je serais bien en peine de dire à quel point ceux-ci régissent et conditionnent nos actions, je crois à la nécessité de nouveaux récits, de nouvelles fictions, de nouvelles œuvres et de nouveaux partages. C'est à ce titre que je collabore volontiers avec des théâtres ou des artistes qui essaient d'en produire. J'ai par exemple collaboré avec le théâtre POCHE /Gve au moment de la mise en place d'une réflexion au long cours sur l'« écoscénographie » et de la création française de *Solastagie* (2022), une œuvre de l'écrivain autrichien Thomas Köck : à cette double occasion, j'ai pu rédiger un cahier de salle intitulé [Éc\(h\)ologies \(2023\)](#), qui contient notamment un entretien avec les scénographes de la saison et les metteurs en scène de la pièce. J'ai aussi collaboré avec la metteuse en scène et chorégraphe Rocio Berenguer, dont La Grange a récemment programmé le spectacle *THEBADWEEDS*, qui consiste dans un concert des TheBadweeds, un groupe d'écopop composé de mutants transespèces humains-plantes. J'ai ainsi édité un fanzine intitulé [TheBadweeds #Hyperliens \(2023\)](#), qui contient l'édition des chansons du spectacle et de textes théorico-poétiques.

Dans la postface de ce fanzine, je cite une étude de réception de Matthew Schneider-Mayerson (2018), qui s'est intéressée aux déclarations de lecteur·rice·x·s de romans à dimension écopoétique, quant à l'éventuelle modification immédiate de leurs représentations de l'urgence écologique et de leurs actions et comportements quotidiens. Si les résultats semblent décevants, l'étude signale un effet positif de ces romans sur la manière dont le lectorat parle des questions écologiques avec son entourage. On pourrait ainsi envisager une possible modification indirecte, sur le moyen ou long terme, des représentations et actions des lecteur·rice·x·s. Je crois qu'il y a en tout cas un peu de cet espoir chez moi, et je terminerai ma présentation là-dessus, quand je collabore avec un artiste, quand j'enseigne et quand j'écris un article sur l'écopoétique ou la zoopoétique...